

## Peut-on écrire une histoire vivante d'une « science » économique morte ?

Jean-Marie Harribey

J'ai vu passer tant de commentaires élogieux de l'ouvrage de Jean-Marc Daniel, *Histoire vivante de la pensée économique, Des crises et des hommes* (Pearson, 2010), que je me suis laissé aller. Je l'ai acheté et je l'ai lu.

Bon, je m'en voudrais de faire la fine bouche presque chaque fois que je lis un livre d'économie. Surtout quand l'auteur est une référence académique. Donc je dis immédiatement que c'est un très bon livre...

Les erreurs, les contresens, les partis pris, les oublis, sont sans doute de simples coquilles que la deuxième édition corrigera.

### **Au chapitre des erreurs et contresens sur des auteurs... mineurs, chacun en conviendra...**

#### *Sur Ricardo*

« Ricardo est conscient des limites de la théorie de la valeur travail. Il le reconnaît lui-même, la valeur de certains biens n'a rien à voir avec la quantité de travail incorporée (les œuvres d'art, par exemple). » (p. 95). Or Ricardo ouvre ses *Principes de l'économie politique et de l'impôt* en donnant le cadre de pertinence de la théorie qu'il propose. Ce cadre, c'est celui des marchandises produites en série pour le marché, cadre auquel n'appartiennent pas les œuvres d'art. Les limites de la théorie de la valeur de Ricardo, signalées effectivement par lui, sont ailleurs. Notamment dans le fait que l'intensité capitaliste étant différente entre les branches, l'application d'un taux moyen de profit aux différents capitaux fait s'écarter les prix de production de la valeur-travail incorporée.

« La théorie des avantages comparatifs qui fonde le libre-échange ne doit-elle pas être reformulée dès lors que la notion de valeur travail qui la fondait a été écartée ? » (p. 254). Or, précisément, l'une des raisons pour lesquelles la théorie libérale a considéré depuis deux siècles que la loi des avantages comparatifs était la loi par excellence est qu'elle n'avait rien à voir avec la théorie de la valeur-travail, écartée précisément par les économistes néoclassiques et eux seuls.

#### *Sur Say*

Say s'est rendu célèbre par sa « loi des débouchés » qui stipule que toute production crée sa propre demande et qu'il ne peut y avoir de surproduction. Jean-Marc Daniel approuve : « La loi de Say. Incontestable sur le plan statistique et comptable, dans sa version initiale ou sous forme d'équation quantitative de la monnaie, elle continue de nourrir le débat sur le rôle de l'offre et de la demande. » (p. 132). Là, on se dit que, avec l'histoire « vivante » de la pensée économique, on vit un rêve éveillé. S'il y a une chose que la logique a définitivement balayée, c'est celle-là. Marx et Keynes ont démontré que, dans une économie monétaire, les revenus distribués ne se transformaient pas nécessairement en décisions d'achat s'il y en avait une partie thésaurisée. De plus, comme l'a montré Arghiri Emmanuel, certains revenus (les salaires) sont versés avant la vente des marchandises, alors que d'autres (certains profits) ne peuvent l'être qu'après la vente. Ces derniers ne peuvent donc jamais constituer un pouvoir d'achat pour des marchandises qui ne sont pas encore vendues. On pourrait imaginer que les profits d'une période servent à acheter des marchandises offertes dans la période suivante, mais le capitalisme n'est pas une économie statique dans le temps. Donc la

contradiction ne peut jamais être complètement résolue. La loi des débouchés de Say ne serait vraie que dans une économie de troc.

### *Sur Marx*

Je souffre pour Jean-Marc Daniel qui a dû éprouver les pires affres en consacrant 9 pages sur 424 à Marx. Il est donc pardonné d'avoir tout confondu. Il a mis sous la plume de Marx les confusions que celui-ci a justement évitées. Confusion entre capital fixe et capital constant. Confusion entre capital circulant et capital variable. Confusion entre la production et la valeur ajoutée (p. 158-159).

Equipements	Consommations intermédiaires	Salaires	Plus-value
Capital fixe	Capital circulant		Plus-value
Capital constant		Capital variable	Plus-value
Moyens de production		Valeur ajoutée nette	

« En pratique, en évaluant tout en heure de travail, Marx se méprend sur la conséquence des gains considérables de productivité. Ils ont en effet rendu non comparables les heures de travail de 1820 et celles de 1870 ou 1920. La composition organique du capital n'a pas augmenté, si bien que le progrès technique a fourni au capitalisme les moyens de sa pérennité. » (p. 160). Le rêve éveillé tourne à l'hallucination. Car voici ce qu'écrivait Marx : « Bref, le développement qui accroît la masse de capital constant par rapport au capital variable [la composition organique selon Marx] réduit, par suite de la productivité accrue du travail, la valeur de ses éléments ; il empêche donc que la valeur du capital constant, tout en augmentant sans cesse, s'accroisse dans la même proportion que la masse matérielle, c'est-à-dire le volume des moyens de production mis en mouvement par la même quantité de force de travail. Il se peut même que, dans certains cas, la masse des éléments du capital constant augmente, bien que sa valeur reste constante ou même diminue. » (*Le Capital*, Livre III, Gallimard, La Pléiade, tome II, 1968, p. 1019).

### *Sur Keynes*

« Keynes affirme que l'économie se construit sur la consommation, l'investissement trouvant toujours l'épargne dont il a besoin. » (p. 272). Qu'on soit en désaccord avec Keynes

est une chose. Mais qu'on commette deux erreurs aussi manifestes à son propos ne serait pas pardonné à un étudiant de première année. Keynes insiste sur le rôle de la demande qui est double : de consommation et d'investissement. Et Keynes s'est toujours battu contre l'idée que l'investissement devait « trouver l'épargne dont ce dernier a besoin ». Au contraire, la décision d'investir par les entreprises va générer un revenu supplémentaire et donc, au bout du compte et non en préalable, une consommation et une épargne supplémentaires.

### **Au chapitre des partis pris sans aucune nuance**

La théorie néoclassique consacre l'égalité entre le producteur et le consommateur (p. 199, 209).

« Les théories néoclassiques sont assez solides pour constituer le fondement de ce que les étudiants du monde entier apprennent sous le nom de microéconomie. » (p. 254).

Ces affirmations culminent dans le compte rendu de la célèbre controverse des « deux Cambridge », l'américaine et l'anglaise, qui opposa les économistes néoclassiques américains Robert Solow et Paul Samuelson à l'économiste keynésienne anglaise Joan Robinson après la Seconde Guerre mondiale. Les premiers expliquaient la croissance économique au moyen d'une fonction de production reliant l'activité à la quantité de travail et de capital. Cette fonction à rendements constants était conçue sur la base de l'invariance de la répartition des revenus entre capital et travail. Elle devait fournir une évaluation du taux de profit qu'elle était obligée de supposer... connue au départ pour pouvoir mesurer le stock de capital. Joan Robinson n'eut pas de peine à démontrer que c'était une contradiction logique insurmontable et Samuelson, venu au secours de Solow, dut rendre les armes. Et qu'en dit Jean-Marc Daniel ? « Le débat s'envenime. La querelle meurt d'elle-même, mais laisse comme résultat la nécessité de repenser la dynamique intellectuelle que nourrit le keynésianisme si l'on ne veut pas que soient remises en cause les définitions les plus élémentaires des concepts économiques (comme l'investissement ou la croissance) et que, *in fine*, la science économique elle-même soit menacée. » (p. 324). Jean-Marc Daniel ne croit pas si bien dire. Et le lecteur jugera de la preuve apportée par l'auteur : « D'ailleurs, Robert Solow, effaré de l'extrémisme sur le fond et sur la forme de Robinson, va dans le même sens que Samuelson. » (p. 324). Samuelson l'a dit, donc c'est vrai !

Jean-Marc Daniel devrait méditer l'aveu, touchant de sincérité, d'un autre économiste, contemporain de la controverse, Charles Ferguson : « La validité de la critique cambridgienne [sous-entendu, anglaise] est incontestable, mais son importance est une affaire empirique ou économétrique qui dépend du degré de substitution toléré dans le système. Jusqu'à ce que les économétriciens nous donnent la réponse, faire confiance à la théorie économique néoclassique est une affaire de foi. Personnellement, j'ai la foi. » (cité par Gérard Jorland, *Les paradoxes du capital*, Odile Jacob, 1995, p. 448).

### **Au chapitre des oublis**

L'auteur fait donc grand cas de la théorie néoclassique, sommet de la « science » économique, qui, aujourd'hui, prolonge le modèle d'équilibre général de Walras, à travers les sophistications du modèle d'Arrow et Debreu. Or des économistes, férus de néoclassicisme (avec Debreu parmi eux !), ont démontré ce qui est appelé le théorème de Sonnenschein-Mantel-Debreu, selon lequel on ne pouvait être certain que la demande de chaque bien diminuait quand son prix augmentait et qu'elle augmentait lorsque le prix des autres biens augmentait. La fameuse « loi » de l'offre et de la demande n'est pas une loi ! Car, dans la mesure où les différents marchés réagissent les uns sur les autres, rien n'assure que la baisse du revenu réel (le pouvoir d'achat) consécutive à la hausse du prix d'un bien n'aura pas pour

effet d'en accroître la demande au détriment des autres biens qui ne se substitueront pas ainsi au premier. Supposons que les prix des biens de première nécessité augmentent ; les catégories pauvres de la population restreindront leur demande de biens superflus pour consacrer leur revenu aux denrées essentielles, compensant même leur impossibilité d'accéder aux biens superflus par une augmentation absolue de leur consommation de biens de première nécessité. Lorsque l'effet de substitution l'emporte sur l'effet de revenu, l'équilibre général est stable ; dans le cas contraire, la flexibilité des prix ne fait pas converger le système vers l'équilibre.

S'il fallait une preuve que le marché n'est pas un équilibreur automatique, on pourrait observer le marché financier : quand le prix des actions monte en Bourse, que fait la demande ? Elle baisse ? Non, elle augmente !

Kevin Lancaster et Richard Lipsey ont démontré quant à eux le théorème de « l'optimum de second rang ». Si les conditions de la concurrence parfaite ne sont pas remplies, par exemple s'il existe des biens collectifs ou des externalités, ou s'il y a des rendements d'échelle croissants, alors une situation optimale au sens de Pareto ne peut être atteinte, ni même une situation approchante dite de second rang, comme une sorte de moindre mal. En effet, dès l'instant où la solution optimale n'existe pas dans un secteur de l'économie et nécessite l'intervention d'un organisme public pour affecter les ressources, par une succession de réactions en chaîne, tous les autres secteurs se retrouvent dans la même situation et appellent la coordination collective. Bref, ou bien il faut un marché parfait et général, ou bien il ne faut pas de marché du tout. Or, le marché ne peut exister à lui seul. D'où les deux terribles conclusions : le marché n'est pas efficace et le marché total est impossible. On peut trouver une illustration de cette inefficacité et de cette impossibilité dans le cas d'une gestion écologique confiée à un marché qui a auparavant laissé se développer les pollutions : on tente de corriger une défaillance de marché en créant un nouveau marché dont la défaillance à son tour nécessitera encore un marché supplémentaire, et ainsi de suite dans une régression à l'infini. Mais alors, cela signifierait la marchandisation absolue du monde, ce qui est logiquement impossible puisque le marché ne peut se passer de cadre social. (Sur Sonnenschein-Mantel-Debreu et Lancaster-Lipsey, voir une présentation simple dans le chapitre 37 de mon livre *La démence sénile du capital*, <http://harribey.u-bordeaux4.fr/travaux/ouvrages/demence.pdf>).

Jean-Marc Daniel fait donc dans son livre la part belle aux croyants de la religion néoclassique. En revanche, on ne trouve pas trace de certains économistes critiques, même ceux issus du courant néoclassique. Maurice Allais est absent alors qu'il a démontré en 1943, avant Arrow et Debreu, lesdits théorèmes de l'équilibre optimal concurrentiel. De plus, la prise de distance avec les théoriciens de la finance qui promettaient monts et merveilles est d'une grande timidité : prudemment, l'auteur arrête son panorama en 2006, juste avant la crise...

En ce qui concerne les économistes hétérodoxes, que leur orthodoxie soit faible ou forte, le silence de Jean-Marc Daniel est étonnant : ceux qui sont proches du keynésianisme, Galbraith, Minsky sont absents ; de même ceux qui ont une vision anthropologique ou sociale, Polanyi, Hirschman ; à part Perroux, rien sur l'économie du développement, des tiers-mondistes à Sen jusqu'au développement soutenable ; rien sur le concept de régulation et l'école du même nom. On ne saura rien non plus sur les rapports entre l'économie et l'écologie, notamment sur la possibilité d'appliquer ou non la thermodynamique à l'économie, discussion ouverte par le mathématicien-économiste d'origine roumaine Nicholas Georgescu-Roegen (1906-1994) et poursuivie entre les bio-économistes comme René Passet et les partisans de la décroissance ; au contraire, Jean-Marc Daniel se réfère à la physique newtonienne comme modèle de la science économique ; on lui conseille la lecture du dernier

livre de René Passet, *Les grandes représentations du monde et de l'économie à travers l'histoire, De l'univers magique au tourbillon créateur* (Éd. Les liens qui libèrent, 2010).

Disons quelques mots sur deux absences notoires. L'anthropologue et historien hongrois Karl Polanyi (1886-1964) a étudié dans *La Grande Transformation* (1944) comment, à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, avec la mise en place du principe du marché autorégulateur, l'économie comme activité de production, de répartition et d'échange, tend à s'autonomiser par rapport à la sphère sociale, politique et culturelle, c'est-à-dire à se construire comme institution séparée. Le travail, la terre et la monnaie deviennent alors des marchandises fictives. Pourquoi le silence sur cette problématique ? Est-ce parce que Polanyi montre que s'est construit un mouvement de protection de la société contre ces forces destructrices ? L'État « social » serait alors une tentative de « réenchaînement » de l'économie dans la société. Inadmissible pour les tenants du néolibéralisme. Exit de l'histoire de la pensée ! Et, comme cela, il sera plus facile de renouer avec la fable : « À l'origine, la monnaie remplace le troc. » (p. 241). Fable démentie par tous les travaux historiques et anthropologiques modernes sur la nature de la monnaie.

L'économiste polonais Michael Kalecki (1899-1970) est peut-être le plus grand économiste du XX<sup>e</sup> siècle, anticipant tout ce qu'a dit Keynes au même moment et en le fécondant par la théorie de Marx pour expliquer la croissance et les cycles économiques. Sa pensée est excellemment résumée par Laurent Cordonnier dans *L'économie des Toambapiks, Une fable qui n'a rien d'une fiction*, Raisons d'agir, 2010 (<http://alternatives-economiques.fr/blogs/harribey/2010/04/04/lire-un-vrai-livre-deconomie>). Plus les travailleurs travaillent, plus la plus-value susceptible d'être prélevée sur le produit de leur travail par les capitalistes est élevée. Et la part que ceux-ci parviennent effectivement à prélever est réglée au moment précis où ils répartissent le pouvoir d'achat entre les travailleurs et eux-mêmes, c'est-à-dire entre les salaires et les dépenses d'investissement qui commandent la dynamique économique.

Autrement dit, la grande leçon de toute l'histoire vraie de la pensée économique, de Ricardo à Marx, à Keynes, à Kalecki et aux altermondialistes d'aujourd'hui, est que la dynamique économique capable de répondre aux besoins humains et la répartition sont totalement imbriquées. Mais il ne faut surtout pas le dire. Sauf incidemment pour indiquer le contraire de la réalité. Ainsi, en rapportant les propos de l'économiste suédois Gustav Cassel : « La reprise survient quand la baisse de la part des salaires dans la valeur ajoutée redonne aux firmes des moyens financiers. Le cycle de Cassel se déroule autour du partage de la valeur ajoutée. » (p. 266). Il a raison Cassel, mais, au bout du compte, on n'a pas la reprise mais la crise de 2007 !

Beaucoup d'absences donc, mais on se console avec la présence d'illustres inconnus comme Alban de Villeuve-Bargemont, prônant la charité chrétienne...

En refermant le livre de Jean-Marc Daniel, on se demande pourquoi tant d'érudition est mise au service d'une vaine tentative d'écrire une histoire vivante d'une « science » morte.